

**Sœur Marie-Joseph WALZING,
Décédée à l'Hôpital de Riom, le 8 septembre 1950
Âgée de 75 ans, 54 de vocation.**

Sœur Marie-Joseph Walzing naquit le 12 juillet 1875, à Bouzonville, en Moselle, de parents profondément chrétiens. C'est dans sa famille qu'elle puisa cette foi et cet amour des pauvres qui ont tant frappé tous ceux qui ont eu le bonheur de la connaître. Monsieur et Madame Walzing donnaient à leurs enfants l'exemple de ces deux vertus.

Les pauvres, toujours bien accueillis à leur domicile, y recevaient de substantielles aumônes. Ils abusaient même de la générosité de leurs bienfaiteurs, car la maison ayant deux portes, certains s'y présentaient successivement, de sorte qu'ils obtenaient deux aumônes, l'une de M. Walzing, l'autre de sa femme. Et quand celle-ci avouait à son mari qu'elle avait donné telle somme à telle personne, il pouvait parfois répondre, en riant de bon cœur, qu'il lui en avait donné autant ! Marie-Joseph ne pouvait qu'imiter de si beaux exemples.

Un jour son père trouva que les bouteilles de vin disparaissaient vraiment trop rapidement de la cave. Il fit une enquête et découvrit que c'était Marie-Joseph qui les portait chez les malheureux. M. Walzing n'inculquait pas seulement à ses enfants l'amour des pauvres, mais encore ne permettait jamais qu'on manquât à la charité en paroles. Il imposait silence impitoyablement quand les conversations commençaient à rouler sur les défauts du prochain, et sut, un jour, donner sur ce point une belle leçon à deux demoiselles de la paroisse, grandes dévotes, mais mauvaises langues. A sa mort, on a pu faire de lui cet éloge magnifique : « Il n'a jamais manqué de charité à l'égard de qui que ce soit. » Ce grand chrétien fit une mort de prédestiné : il mourut un matin, en récitant l'Angelus avec son épouse, après avoir passé toute la nuit à parcourir la Bible avec le Frère infirmier qui le veillait. Après sa mort, le Frère demanda qu'on lui donnât comme souvenir un objet lui ayant appartenu, « car, disait-il, j'ai assisté beaucoup de malades et de mourants, mais pas un qui ressemblât à M. Walzing. C'était un saint ».

Ces parfaits chrétiens développaient en leurs enfants le sens des convenances et de la dignité. Quand on se rendait en soirée chez des amis ou des parents, on rentrait à la maison à une heure convenable. A onze heures, on était chez soi. On se couchait à temps le soir, afin de pouvoir se lever de bon matin, pour assister à la messe, qu'on entendait chaque jour.

Dès sa jeunesse, Marie-Joseph montra pour la Sainte Vierge un amour spécial qui ne fit qu'augmenter avec le temps. Les Enfants de Marie ne se recrutaient pas à Bouzonville parmi les jeunes filles de la bourgeoisie dont faisait partie la famille Walzing. Ces demoiselles déclinèrent même, un jour de fête de la Sainte Vierge, la faveur de porter sa bannière. Marie-Joseph voulut alors leur donner une leçon. Elle se présenta et porta fièrement l'emblème de Marie pendant toute la procession. La Sainte Vierge ne resta pas en dette avec celle qui devait être une de ses filles privilégiées. Les traits qu'on va lire montrent que, dès avant son entrée en communauté, Dieu et la Sainte Vierge dirigeaient cette âme exceptionnelle, l'éclairaient de lumières et de grâces qui ne sont pas de la voie commune. Un jour, on ignore le moment exact de ce petit fait, mais ce fut assurément à l'âge où la jeune fille songe à son avenir - ses parents lui présentèrent

un jeune homme qu'on disait « très bien » et qu'on invita à dîner. A table on le mit à côté de Marie-Joseph. Mais, un pressentiment irrésistible avertissait celle-ci qu'il n'était pas ce qu'on croyait. Elle-même a avoué que, sous la force de ce pressentiment qu'elle n'arrivait pas à s'expliquer, elle ne put lui adresser une seule parole. Elle n'était pourtant pas timide ! Le dîner se passa ainsi. Les parents, mortifiés à l'extrême, lui en firent la remarque dès que l'invité se fut retiré. Elle ne répondit rien. Mais, quelque temps après, on apprenait de source sûre que le jeune homme était loin d'être recommandable. On se félicita de n'avoir pas donné suite au projet !

D'ailleurs, le choix de la jeune fille était fait, bien qu'elle n'en eût encore parlé à personne. Elle avait entendu l'appel divin. Comment pensa-t-elle aux Filles de la Charité qu'elle ne connaissait pas ? C'est la Sainte Vierge qui l'y amena, voici comment :

« Je voulais me donner au Bon Dieu, avouera-t-elle plus tard, mais j'avais une extrême répugnance pour les religieuses qui portent des voiles. Il me fallait quelque chose de plus viril. C'était plus conforme à mon tempérament.

Aussi, un jour, je dis à la Sainte Vierge : "Vous savez que je n'aime pas les religieuses voilées, faites-moi entrer dans une communauté où les sœurs portent vos couleurs, blanc et bleu, et qui n'avaient pas de voile."

Toute ma Sœur Walzing est dans ce petit trait : son amour pour Marie, sa façon familière de traiter avec Elle et son caractère énergique.

Elle crut reconnaître la réponse de la Sainte Vierge dans un songe qu'elle raconta plus tard.

Elle se voyait pénétrant dans une propriété clôturée où allaient et venaient des Sœurs portant de grandes cornettes blanches. Dans l'enclos une chapelle, à côté de la maison des Sœurs. Elle y entra. Au fond du chœur, elle aperçut une échelle conduisant à un lieu élevé où se tenait la Sainte Vierge qui l'appelait et l'invitait à venir près d'Elle. Elle se mit aussitôt en devoir d'obéir. Mais, à peine avait-elle posé le pied sur le premier échelon, que le diable la saisit par le bord de sa robe et la jeta en bas. Appelée de nouveau, elle se releva, et parvint au deuxième échelon. Mais, une deuxième fois le diable la jeta par terre. De nouveau, elle recommença l'ascension ; une troisième fois le démon la renversa. Sans se décourager, elle saisit l'échelle et gravit trois échelons. Là elle vit un prêtre qui lui prit la main et lui fit franchir sans difficulté le quatrième et le cinquième échelons, en lui disant : "Et maintenant, allez, vous jeter dans les bras de la Sainte Vierge ».

La Sœur explique ainsi ce songe :

(La propriété où je me voyais était celle de Belletanche Je la reconnus exactement plus tard quand j'y arrivai pour saluer ma Sœur Visitatrice. Mon rêve me représentait la chapelle comme elle devait être dans la suite, car elle n'était pas encore construite. Les trois premiers échelons signifiaient mes trois premières retraites de Communauté où je voulais me vouer complètement à Marie et n'y parvins pas. Les deux échelons suivants, la quatrième et la cinquième retrait ; le prêtre qui me tendit la main est M. Angéli, prêtre de la Mission, qui me donna à Marie par la parfaite consécration, selon la méthode de Saint Louis-Marie de Montfort ».

Après une neuvaine à Saint Louis de Gonzague, elle s'ouvrit de ce songe à un saint prêtre, curé d'un village voisin qui n'eut pas de peine à lui préciser que les Sœurs vues dans son rêve étaient des Filles de la Charité.

Disons cependant que le beau projet de Marie-Joseph de se donner à Dieu dans la famille de Saint Vincent, faillit, un beau matin d'été, ne jamais se réaliser : elle ne risqua rien moins que de se noyer. Virile, elle aimait le bain matinal dans la rivière, avant d'aller à la messe. Mais, ce jour, elle eut une crampe et coula à pic.

Heureusement, un homme qui travaillait dans les parages entendit les cris de notre infortunée baigneuse, et put la retirer de l'eau au moment où, pour la troisième fois, elle remontait à la surface. On devine, sans difficulté, avec quels accents de ferveur elle communia ce matin-là. Après avoir remercié Dieu de cette grâce insigne, elle se donna sans retour à ce Maître adoré.

PREMIÈRES ANNÉES EN COMMUNAUTÉ.

Sœur Walzing postula à l'hospice Saint-Nicolas de Metz, et entra au Séminaire, le 2 juillet 1896, à Belletanche où il fonctionna pendant quelques années. Dès qu'elle eut revêtu l'habit gris et la cornette blanche vus en songe, celle qui sera désormais Sœur Joséphine retrouva l'hospice Saint-Nicolas ; elle y fut appliquée aux soins des malades et des vieillards.

Ce qui coûtait à la jeune Sœur, c'étaient les récréations ! Quant au reste, elle n'éprouvait aucune difficulté. La soumission à ses Supérieures ne lui a jamais été pénible. Elle avouait d'ailleurs ne pas apercevoir leurs défauts, marque évidente d'une nature d'élite qui envisage tout avec un regard limpide, et d'un esprit de foi dans l'autorité qui ne se démentira jamais. Cependant, les récréations lui pesaient : avide de surnaturel, elle souffrait de la banalité des conversations. Elle s'en plaignit un jour à Notre-Seigneur :

(Tout me plaît ici, il n'y a qu'un seul point noir, les récréations. Voudriez-vous faire quelque chose pour le dissiper ? »

Il lui sembla entendre ce reproche intérieur :

« Penses-tu que je n'aie pas eu à souffrir en la compagnie de mes apôtres, que je n'aie rien eu à supporter de leur part ? Je veux que tu honores cet état de ma vie en t'accommodant charitablement à tes compagnes et en passant joyeusement tes récréations ».

Sœur Joseph a compris, A la récréation suivante, elle est le boute-en-train de la conversation et du rire'.

Ce que voyant, sa Sœur Servante l'appelle : « Je ne connaissais pas vos aptitudes pour amuser les autres, ma Sœur Joseph. Désormais, à la récréation, vous prendrez votre chaise, vous vous mettez au milieu de, nous toutes et vous distrairez la galerie ». Ce qui fut dit, fut fait et chaque jour, Sœur Joseph s'ingéniait à animer la conversation par quelques bonnes histoires. A partir de ce moment, aussi, ses préférences allèrent aux Sœurs les moins intelligentes : elle éprouvait une joie sensible à s'entretenir avec elles. Bel acte d'humilité pour cette intelligence supérieure.

Humilité encore que son amour de l'effacement. Plusieurs années se passèrent avant qu'on sût en Communauté qu'elle était musicienne. Il fallut que l'organiste habituel vînt à manquer pour qu'elle se proposât très simplement : « Vous savez donc jouer de l'harmonium, s'exclama sa Sœur Servante étonnée, vous ne m'en aviez jamais parlé »,

Comme on l'a vu plus haut, Sœur Joseph désirait d'un ardent désir, appartenir à la Sainte Vierge sans réserve, par vœu. Elle ne voulut cependant pas s'engager à la légère et demanda à Notre-Seigneur une preuve, un signe que telle était bien sa volonté. Agissant simplement avec le Seigneur, elle lui dit : « Seigneur, comme preuve de ce que Vous me demandez, faites que, pendant un an, de tous mes malades aucun ne meure sans les derniers sacrements : A ce signe, je reconnaîtrai que ce que je me sens poussée à faire pour votre sainte Mère vient de Vous ».

Les preuves n'allaient pas tarder à se multiplier. Sœur Joseph a dans son service une fillette dangereusement atteinte, Elle vient de servir le repas à l'enfant qui mange de bon appétit. Soudain, sous le coup d'un pressentiment angoissé, la Sœur appelle le prêtre : « Monsieur l'aumônier ; venez vite, donner l'Extrême-onction à ma petite malade, ça presse". L'Aumonier accourt. En arrivant dans la salle, ne trouvant pas l'enfant plus mal, il hésite. « Il faut que ce soit vous qui me demandiez cela, ma Sœur Joseph, pour que je le fasse ». Il avait à peine donné la dernière onction que l'enfant rend le dernier soupir.

Une autre fois, Sœur Walzing voit une vieille pensionnaire très malade ; impotente, ayant perdu l'usage de ses facultés mentales, se lever et faire son lit. Elle se précipite pour la soutenir, « Mais qu'est-ce que vous faites-là ?" Lui dit-elle, Surprise ! La vieille femme jouit d'une pleine connaissance, raisonne parfaitement bien, et demande l'aumônier, qui profite de ce moment de lucidité pour l'administrer. La cérémonie à peine achevée, la petite vieille retombe dans son état d'inconscience pour ne plus en sortir jusqu'à sa mort, qui survient quelques jours après.

Voici un troisième exemple. Dans une troupe théâtrale, en partance pour l'Amérique, se trouve une jeune fille chrétienne qui, jusque-là, s'était vouée à la garde des enfants. Peu avant le départ de la troupe, la jeune fille a un crachement de sang. Le cas est sérieux, elle est hospitalisée dans le service de Sœur Joseph.

Au bout de quelques jours, la malade se croit complètement guérie. Sœur Walzing reste soucieuse. A tout prix, la jeune artiste veut s'embarquer. La veille du départ, après s'être confessée et avoir communié, assise sur son lit, elle parle et plaisante joyeusement. « *Si seulement, pensait Sœur Joseph, assez inquiète, on pouvait lui parler de l'Extrême-onction* », A son grand étonnement, la jeune malade acquiesce aussitôt à l'offre très discrète qui lui en est faite. Le lendemain ... elle était rappelée par le Bon Dieu. Et, il en fut ainsi toute l'année.

Sûre de la volonté de Notre-Seigneur, Sœur Joseph se prépare à sa consécration totale à la Sainte Vierge, qui eut lieu à Belletanche, lors de la retraite prêchée par M. Angeli. Ce dernier, originaire de la Corse, était entré tard dans la Congrégation de la Mission pour fuir les honneurs de l'épiscopat qu'on lui proposait. C'était un saint prêtre dans toute la force du terme. Il allait donner à la vie de Sœur Joseph

une orientation définitive. Il lui fut facile de découvrir dans sa pénitente une âme d'une trempe extraordinaire et dans son désir de se donner à la Sainte Vierge un appel évident de la grâce. « Esclave de Marie » lui-même, il l'engagea dans la même voie.

SŒUR SERVANTE A STRASBOURG, 1908.

Sœur Walzing ne resta qu'une année à Strasbourg. Au bout de ce temps, on retira les Sœurs et on ferma la maison. Voici dans quelles circonstances. Un soir arrive une personne demandant une opération contraire à la morale. « Madame, nous ne faisons pas ces sortes d'opération. », répond la Supérieure.

Quelque temps après, un médecin juif attaché à la clinique veut procéder à une opération semblable. Sur l'intervention de la Sœur, il renvoie, la cliente. Alertée par ce double fait, sur la situation délicate de la petite Communauté de Strasbourg, Sœur Walzing avertit les Supérieurs de Paris, qui menacent de retirer les Sœurs. Colère du Conseil d'administration. Le fils d'un amiral suédois, membre influent du Comité, convoque la Supérieure devant le Conseil réuni. « Madame, j'ai fait des dépenses énormes pour la construction et l'aménagement de la clinique et vous voulez rompre le contrat sans raison ... je vous en rends responsable, à moins que vous ne puissiez me prouver que nous avons enfreint l'un des articles », La Sœur ne sait que répondre. Elle saisit la croix de son chapelet, la serre, aussi fort qu'elle peut, disant intérieurement avec ferveur : « Mon Dieu, inspirez-moi », Machinalement, elle feuillette le contrat ouvert sur la table et tombe sur le passage où il est spécifié que les clés doivent être remises à la Supérieure, chaque soir à 9 heures, et le lit à haute voix. "La Mère a raison, dit un administrateur, cette condition n'a pas été observée ; nous sommes en faute », Et on laisse les Sœurs se retirer de la clinique.

Sœur Walzing retourne alors à Metz où elle soigne, pendant un an, la Visitatrice malade.

SŒURS SERVANTE A NOTRE-DAME DE BON SECOURS DE METZ : 1910-1923.

En 1910, nommée Sœur Servante de l'Hôpital Bon Secours, son premier geste, est de promettre à la Sainte Vierge que l'Hôpital serait " sa maison ". C'était naturel, puisqu'elle lui avait tout donné. Plus d'une fois, Marie montrera combien lui agréa cet acte. Qu'on en juge.

Au début de la guerre de 1914, le gouverneur militaire de Metz donne l'ordre, à l'Hôpital Bon Secours, de hisser le drapeau blanc. Ma Sœur Walzing, se confiant aveuglément à Marie, lui demande de le faire retirer ; le lendemain, contre-ordre du gouverneur :

- Ma Mère - dit-il, - si vous avez assez de foi en Dieu, je vous dispense du drapeau blanc.

Lors des premières alertes nocturnes, elle fait, avec Notre-Dame, le pacte de ne pas lire les nouvelles de la guerre dans les journaux, à condition d'être prévenue par Elle chaque fois qu'il y aurait alerte. Toutes deux furent fidèles au pacte : dix minutes avant

la sirène signalant l'approche des avions, Sœur Walzing s'éveillant providentiellement, s'habillait en hâte, se rendait à la chapelle et faisait le tour de l'Hôpital.

Elle ne tarissait pas sur la confiance et la simplicité avec lesquelles il faut agir avec la Sainte Vierge

- On obtient tout d'Elle, si on y va comme un enfant ! répétait-elle.

Ce qui ne l'empêchait pas de mettre en œuvre, comme le doit toute bonne Sœur Servante, son active prévoyance. En 1914 sentant venir la tourmente, elle fit d'abondantes provisions pharmaceutiques ; il y en avait pour deux ans, au moins.

De même pour le ravitaillement : l'Hôpital ne manqua jamais de rien. Elle était, il est vrai, en excellents termes avec le gouverneur militaire. Mais ne le devait-elle pas surtout à Marie dont elle se fit l'apôtre auprès de toutes les personnes sur lesquelles s'exerçait son influence ?

C'est ainsi que Monseigneur Benzler, Evêque de Metz, en personne, se consacra totalement à la Sainte Vierge ; Considérant l'entrée des troupes françaises dans Metz comme une faveur de la Mère de Dieu, ma Sœur Walzing engagea Monseigneur à faire ériger une statue de la Vierge sur la place Saint-Jacques. L'érection eut lieu en présence de toutes les autorités civiles et religieuses ; il n'y manquait que la Supérieure de Bon Secours, ensevelie dans le silence et l'humilité.

Comme elle est vraie, cette parole que lui adressa Notre Très Honoré Père, Monsieur Fiat, qui appréciait cette âme splendide : « Si on vous laissait faire, Sœur Joseph, vous mettriez le feu aux quatre coins de la Lorraine ! »

Du point de vue dévotion et apostolat marial, rien n'était plus vrai. Que de fois entendait-on dire à ma Sœur Walzing :

- Les Filles de la Charité devraient être des âmes essentiellement mariales ... les Plus ferventes dans l'Eglise, car aucune Communauté n'a reçu les faveurs que Marie a témoignées à la nôtre en 1830.

Sa dévotion, à elle, n'est pas à courte vue ; elle sait que le but du règne de Marie, c'est de faire grandir celui de Jésus. Aussi, se fit-elle l'apôtre du Sacré-Cœur. Au moment où le Père Matteo lançait et animait sa grande campagne en faveur de l'intronisation du Sacré-Cœur dans les familles, ma Sœur Walzing voulut être son auxiliaire. Non seulement elle parla de cette dévotion et l'encouragea dans son entourage, mais elle y alla, de sa bourse et de son temps : dans toutes les directions, elle expédia des images du Sacré-Cœur

Pour suivre l'ordre chronologique, signalons ici la fière attitude de ma Sœur Walzing pendant la guerre de 1914-1918 ; courageusement, elle fit son devoir de patriote en Lorraine occupée, au péril de sa vie. En secret, elle ravitaillait une ambulance d'officiers français ; aussi à la fin des hostilités, reçut-elle la croix de guerre des mains du général Mangin.

Disons maintenant un mot de la foi de ma Sœur Waizing, de cette foi qui arrache des miracles à Notre Seigneur.

En 1918, elle acquit, d'une Communauté de Religieuses diocésaines, les locaux que ces dernières venaient de faire construire et qui, tout bien considéré, étaient trop vastes pour elles. L'Hôpital Bon Secours fut alors transféré de la rue de Chambières à la rue de Verdun. Sœur Walzing fit preuve de ses magnifiques dons d'organisatrice tout en mettant, comme toujours, Notre-Seigneur et la Sainte Vierge de la partie. Il s'agit, entre autres travaux, d'arranger au mieux les jardins de l'hôpital. La Supérieure convoque le directeur du Jardin Botanique pour lui demander conseil : « Le terrain est sablonneux, constate-t-il, et doit être amélioré par du terreau. Cela vous reviendra à 60.000 francs et demandera deux ans de travail. »

Où prendre cette somme ? ... Le lendemain, dans son action de grâces ma Sœur Walzing dit à Notre- Seigneur :

« Mon Jésus, votre sainte Mère m'a appris à vous voir dans les malades. Pour que vous soyez bien dans cet hôpital, avec de l'ombre et un beau jardin en été, il me faudrait 60000 francs pour du terreau. Vous pouvez faire quelque chose ... Je sais que vous le ferez. Mon Jésus, c'est OUI, n'est-ce pas ? »

Une pareille foi obtient tout. Dans la matinée, un Monsieur se présente :

- Ma Mère, j'ai pensé qu'il vous faudrait du terreau pour votre jardin. J'ai tout ce qu'il vous faut et je vous le donne ...

Joie sans pareille de ma Sœur Walzing ! Sur les entrefaites arrive le Colonel Leroy, grand chrétien et ami de la Communauté ; il remarque le visage épanoui de la Supérieure :

- Ma Mère, qu'avez-vous ? ... interroge-t-il.

- Mon Colonel, voici ... Et elle lui raconte toute l'affaire, les larmes aux yeux.

- Eh bien ! reprend le Colonel, je veux y avoir ma part. Je vous prête une voiture du génie avec deux chevaux. Vous prendrez deux de vos employés ; ils transporteront le terreau.

En 1919, au cours d'une séance de Rayons X, ma Sœur Walzing est si gravement brûlée que, pendant trois mois, sa vie est en danger ; elle souffre horriblement ; de plus, elle perd complètement le sommeil. La nuit, pour calmer un peu ses douleurs, elle se fait des applications d'eau froide :

_ Au bout de dix minutes, racontera-t-elle, la serviette était sèche, tellement je brûlais.

Un soir, elle est si mal qu'on la croit à la veille de la mort. La nuit suivante, elle dit à Notre Seigneur :

- Si je puis encore vous être utile sur la terre, je vous promets de ne plus penser à moi, - mais uniquement aux autres. Guérissez-moi. Seigneur. En reconnaissance, je veillerai trois nuits en l'honneur de la Sainte Trinité et une nuit en l'honneur de la Sainte Vierge.

A deux heures du matin, elle s'endort et, le lendemain, elle se réveille guérie ...

L'occasion de veiller quatre nuits ne tarde pas à se présenter.

A quelques jours de là, en effet, on hospitalise à Bon Secours, un médecin élevé chrétiennement, mais qui, oublieux de ses devoirs religieux, est entré en relations avec la franc-maçonnerie. Il a un abcès à la glotte ; le cas est grave, il faut le veiller.

Redoutant cette responsabilité, les compagnes de ma Sœur Walzing lui cèdent volontiers leur place pour cette délicate mission. Trois nuits durant elle se dévoue au chevet du patient qui lui dit enfin :

- Ma Mère, donnez-moi votre chapelet ; je veux en dire une dizaine. J'avais une sainte mère qui m'a bien élevé : je veux redevenir ce qu'elle avait fait de moi. C'est votre charité qui m'a sauvé.

Il est doublement sauvé, en effet : pour le corps et pour l'âme, et sa conversion est si réelle que, dans la suite, il s'approchera quotidiennement de la Sainte Table. Ma Sœur Walzing lui laisse son chapelet auquel elle tient pourtant beaucoup.

Restait la veillée promise à la Sainte Vierge. Peu de jours après, on amène à l'hôpital les victimes d'un accident d'auto : un homme, sa femme et leur petite fille de dix ans, si grièvement blessée d'une fracture au crâne que sa fin semble imminente. Le père demande en grâce qu'une Sœur veille l'enfant. Ma Sœur Walzing s'offre de grand cœur. Au bout d'un moment, elle tire son chapelet (celui du Père Angeli, le pose sur la tête de l'enfant puis, à genoux, avec toute sa foi, elle prie pendant une dizaine de minutes. Lorsqu'elle se relève, l'enfant est complètement guérie. Qu'on se figure la joie des parents, le lendemain ! En reconnaissance, ils se confessent et communient. De plus, le père offre une forte somme à Sœur Walzing qui la refuse en disant :
- Monsieur, il ne faut pas mêler les gros sous aux choses de Dieu. Elle l'adresse à l'école Apostolique de Cuvry, dont il devient le bienfaiteur.

Cet esprit de foi, elle l'exerce à l'égard des malades. Voir Notre-Seigneur en eux n'est pas, pour ma Sœur Walzing, une formule pieuse qu'on aime à redire dans une répétition d'oraison ou ailleurs, c'est une réalité.

Elle se réserve l'accueil des grands malades ou des blessés : ce n'est pas de trop que la Supérieure se dérange pour recevoir le Christ souffrant ; elle installe elle-même le patient dans son lit ; et tout en le bordant, elle s'arrange toujours pour s'agenouiller afin d'adorer son Seigneur et Maître, là présent.

Cette charité surnaturelle rayonne bien au-delà de l'hôpital.

« Sœur Walzing comprenait la misère dans toute son étendue, tant morale que physique, dit une Sœur qui l'a connue à Metz. - Jamais on ne s'adressait en vain à son grand cœur qui savait si bien mettre tout en œuvre pour secourir le cher prochain. A combien de personnes elle a épargné de souffrir de la faim, au cours de la grande guerre. Les pauvres mendiants ne voulaient pas quitter la porte de l'hôpital avant d'avoir vu la bonne Sœur Joseph, qui avait toujours quelque chose à leur donner. Bien souvent Mgr Benzler lui-même aurait manqué du nécessaire si la charitable fille de Saint Vincent ne l'avait discrètement secouru.

Il lui en conserve une profonde reconnaissance. Elle se montrait si vigilante et si clairvoyante pour adoucir la misère d'autrui ! Elle a laissé, dans tous les cœurs qui ont eu le bonheur de l'approcher, un impérissable, souvenir de bonté et d'oubli de soi. »

Et pourtant elle allait quitter Metz en de pénibles circonstances. Ne nous en étonnons pas.

Pour récompenser ses bons serviteurs, Dieu leur envoie, d'habitude cette grâce de choix qui s'appelle : la croix ; il les détache de plus de l'œuvre dans laquelle ils ont mis le meilleur d'eux-mêmes. Nous serons volontairement discrets sur cette croix, comme Sœur Walzing l'a toujours été elle-même. Disons simplement, que ce fut une des plus douloureuses de sa vie.

Mais sous la croix et à travers leurs larmes, les saintes âmes jubilent parce qu'elles comprennent que c'est le cachet de Dieu sur leur œuvre. Si amère que soit cette souffrance ; elles l'acceptent et la savourent en bénissant la Providence qui la permet. Peu leur importe l'intermédiaire dont elle se sert.

Sœur Walzing, elle, n'a pas récriminé ; pour rien au monde elle n'aurait voulu que cette précieuse croix lui échappât ; elle n'a fait agir que ce soit pour qu'on revienne sur la décision prise. Seule, la veille de son départ, une de ses compagnes fut mise au courant. Parfaitement maîtresse d'elle-même, ma Sœur Walzing fit ses bagages la nuit « avec un calme et une paix de l'âme extraordinaires », avouera-t-elle bien plus tard. Avant le lever du jour, elle avait quitté l'hôpital. Le lendemain matin, ses compagnes apprirent son changement par une lettre qu'elle leur avait laissée ... Le train roulait déjà vers Paris quand le Maire de Metz en fut informé :
"Si nous avions su cela - affirma-t-il - jamais ce train ne serait parti ! "

Mais il avait suffi à Sœur Walzing que les Supérieurs parlent, pour quitter tout... en silence.

Arrivée à Paris, elle se présente immédiatement à ceux qu'elle a toujours appelés, avec un accent de sincérité si profonde : "nos vénérés Supérieurs ". On lui laisse le choix entre deux postes de Sœur Servante :

_ Lima ou Ismaïlia : Lima où elle trouvera tout ce qu'elle a laissé dans l'hôpital ultra-moderne qu'elle vient de quitter ; Ismaïlia où, à cette époque, la situation est très difficile. Elle hésite, se rend à la chapelle et, dans une fervente prière, demande à Notre-Seigneur sa lumière. Tout à coup, elle a comme une inspiration : " Si tu vas à Ismaïlia, tu auras, chaque année le bonheur de faire ta retraite en Terre Sainte. » C'est assez. Prompte comme l'éclair, elle se lève et vient porter sa réponse aux Supérieurs :

- *Je choisis Ismaïlia.*

Une fois encore on lui fait remarquer qu'on ne l'y oblige pas. Elle ne revient pas sur sa décision. Pour cette âme toute donnée à Dieu, pour cette âme mariale, le mot magique a été prononcé : « la Terre Sainte », le pays où ont vécu Jésus et Marie, cela lui suffit. Peu importent les difficultés. Sa confiance totale, son indomptable énergie en viendront bien à bout !

SŒUR SERVANTE A ISMAILIA, 1923-1935.

Sœur Walzing arrive donc à Ismaïlia, en 1923, pour prendre, à la tête de l'Hôpital Saint Vincent de Paul du Canal de Suez, la place de celle qui en avait été la fondatrice. Lourd sacrifice pour l'arrivante. Elle vient de quitter de nombreuses compagnes, un vaste hôpital, moderne- son œuvre ! elle trouve un petit établissement, au confort plus que réduit, éloigné de la ville, presque en plein désert, ne recevant que les employés du canal. Ses compagnes ne sont que six ; mais, cependant, c'est la vraie vie de famille : bonne entente et joie règnent en maîtresses. C'est le premier rayon de soleil ! Le nouveau Directeur, nommé simultanément chef de la Loge de Port-Saïd, a la consigne d'éliminer les Sœurs. Impossible de prendre aucune décision ! Sœur Walzing se fait toute petite et prie. Mais à la contrainte que, un an durant, elle s'impose pour demeurer digne et calme, ses compagnes reconnaissent en elle "une âme du Bon Dieu

". Elle confie son œuvre à la Sainte Vierge et, en même temps, met toute sa ténacité de Lorraine à s'adapter à sa nouvelle vie et surtout au climat si différent de celui de Metz.

« Elle prit sa tâche à cœur - dit une de ses compagnes, - et s'efforça d'améliorer et de moderniser, l'hôpital. Comme elle s'y entendait, le Directeur et les Administrateurs acquiescèrent peu à peu à toutes ses demandes. D'ailleurs, son amabilité, sa simplicité, sa dignité lui gagnaient tous les cœurs. Avant tout, elle demanda un Econome ; on lui donna le comptable de la Compagnie du Canal, un Lorrain, comme elle, bon chrétien et la probité même. Autre délicatesse de la Providence : l'un des Administrateurs du Canai l'avait connue à Metz et l'estimait beaucoup ; sa femme avait eu d'excellentes relations avec Sœur Walzing.

Ce qui attire encore l'attention sur elle, c'est la guérison miraculeuse du Comte de Sérione, Directeur du personnel du Canal. Diabétique, le Comte s'était fait une plaie à la jambe, vite envahie par la gangrène. On l'hospitalise ; on lui coupe le pied, mais le mal continuant son œuvre, il faut bientôt amputer plus haut, sans, d'ailleurs, beaucoup d'espoir. Le cas est grave, vu l'âge avancé du malade, Sœur Walzing veut obtenir sa guérison et son retour à Dieu (bien que très charitable), il ne pratiquait pas). Elle lui fait promettre de s'approcher des sacrements s'il guérit. Une autre idée la pousse : faire toucher du doigt le surnaturel au chirurgien franc-maçon. Après l'opération, tandis que ce dernier fait le pansement, ma Sœur Walzing y glisse furtivement une médaille miraculeuse. Deux jours après, craignant le pire, le chirurgien tient à défaire le pansement en présence de la Supérieure. Stupéfaction ! La plaie est fermée ; et bien cicatrisée.

-Est-ce vous qui avez fait cela ? Lance-t-il au comble de l'émotion.

C'est l'œuvre de Marie qui ne peut résister à une âme confiante.

Dès lors, on rend justice au savoir-faire et à la vertu de Sœur Walzing, et on lui confie la direction de l'hôpital. Bientôt, dans tous les bureaux de la Compagnie on peut lire, écrit en toutes lettres : « M. le Docteur est chirurgien à l'hôpital et ma Sœur Walzing en est la Directrice ».

Peu à peu, l'hôpital se transforme. Quatre ou cinq ans après son arrivée, un grand bâtiment neuf surgit de terre : une moitié est occupée par une vaste cuisine moderne avec ses dépendances, l'autre par une buanderie dotée de toutes les machines nécessaires ; au-dessus, une lingerie, des chambres pour les infirmières et le personnel féminin. Vis-à-vis, on admire la maternité, plus loin, un petit pavillon pour le laboratoire confié à un spécialiste.

Grâce à l'Administration, ma Sœur Walzing réalise aussi son plus cher désir : bâtir, en l'honneur de Marie, un sanctuaire digne d'elle. La petite chapelle de la fondation est rasée et remplacée par la belle chapelle actuelle à l'entrée de l'hôpital, près du Canal. La statue de la Vierge d'Albert la domine, bénissant les nombreux bateaux qui sillonnent journallement le Canal. Grande est la joie de ma Sœur Walzing lorsqu'en l'honneur de l'Immaculée, elle voit s'abaisser les pavillons des navires et entend mugir les sirènes.

D'autres améliorations suivent de près : surélévation d'un bâtiment, agrandissement du service de chirurgie, nouvelle salle d'opération ; immense jardin planté de beaux arbres, produisant légumes et plantes de toutes sortes. Voilà pour l'intérieur de l'hôpital. En dehors de son enceinte, c'est la construction de locaux aménagés spécialement pour les ouvriers et leurs familles ayant besoin d'un changement d'air, d'autres encore pour les contremaîtres et petits chefs d'atelier dans l'impossibilité de se rendre en France.

En même temps, le personnel s'accroît. Sœur Walzing tient tout son monde en mains. Elle a l'œil à tout, aucun détail ne lui échappe.

Peu à peu, le nombre des Sœurs passe de six à douze. Ma Sœur Walzing leur laisse une grande latitude dans leur office ; par contre, elle désire ardemment leur progrès spirituel :

« Ma Sœur voulait avant tout le bien de nos âmes, - écrit une de ses compagnes - et ne négligeait rien pour cela. Cependant, sa nature de Lorraine ne comprenait pas toujours les Sœurs qui vivaient sous le ciel d'Orient depuis des années et en avaient reçu largement l'empreinte.

Elle savait nous faire pratiquer la vertu et le détachement. Il est vrai qu'elle donnait l'exemple. Elle ne s'occupait jamais d'elle-même, ne se plaignait pas de ce dont elle souffrait. Je l'ai vue ayant un clou entré dans le talon, ne s'arrêter que lorsqu'il lui fut impossible de marcher. Quoi qu'il arrivât, elle était toujours gracieuse et aimable.

Elle aimait les belles cérémonies, et son ardente piété se traduisait par les chants qu'elle accompagnait elle-même à l'harmonium. Sa dévotion envers la Sainte Vierge était celle d'une enfant ; elle aurait voulu la faire passer en nous car, nous disait-elle « elle m'a obtenu des grâces exceptionnelles » ; son esprit était d'ailleurs toujours tourné vers Marie ; elle était heureuse d'en parler et le faisait avec une simplicité qui contrastait avec son air d'autorité.

Dans l'intérieur de la famille, elle se faisait bien humble ; on devinait, pourtant, qu'elle était l'objet de grâces extraordinaires.

Elle aimait les pauvres arabes et les servait avec respect ; aussi était-elle vénérée par les hauts fonctionnaires égyptiens et par les administrateurs.

Parmi ces pauvres arabes - ses privilégiés - mentionnons spécialement les Bédouins du désert. Sœur Walzing a raconté elle-même la naissance de cette œuvre :

« Un matin, revenant de Rome, le délégué apostolique, Mgr Cassulo, arriva à l'hôpital pour célébrer le Saint-Sacrifice. Après le petit déjeuner, il me dit :

« - J'arrive de Rome et je viens vous faire part d'un désir de Notre Saint-Père le Pape Pie XI, qui veut que vous alliez visiter les Bédouins du désert. Personne ne s'occupe d'eux. Allez-y donc, sans aborder la question religieuse ; montrez-leur simplement la charité du Christ. C'est aujourd'hui vendredi ; commencez dimanche. »

Le dimanche suivant, ma Sœur Walzing et une Sœur palestinienne sachant l'arabe gagnent en auto les campements des Bédouins du désert qui, pour la première fois, voient venir à eux la charité de Saint Vincent.

•
Deux Jours après, M. Edgard Bonnet, Directeur général de la Compagnie du canal, rend visite à ma Sœur Walzing :

- Ma Mère, dit-il, je viens d'apprendre à la Résidence, une chose qui m'a fait grand plaisir ; vous êtes allées visiter les Bédouins du désert. Il y a longtemps que je le souhaitais, mais jamais je n'aurais osé vous demander une chose aussi pénible. Puisque vous en avez pris l'initiative, je ne puis que, vous encourager et je vous donnerai chaque année telle somme pour cette œuvre.

Dès lors, chaque dimanche matin, les cornettes prennent le chemin du désert, montrant aux Bédouins que la charité chrétienne s'occupe de toutes les souffrances, sans distinction de religions ni de races. Au début, les Sœurs partent seules, avec le chauffeur arabe de l'hôpital. Dans la suite, quelques médecins s'adjoignent au petit groupe ; la Compagnie du Canal va même jusqu'à équiper deux voitures spéciales pour ces randonnées à travers les solitudes de sable. Sœur Walzing est tout à la joie de ce nouvel apostolat : elle aime les Bédouins, ne tarît pas d'éloges sur leurs vertus naturelles, leur hospitalité, leur simplicité de grands enfants ; eux, l'appellent "Maman", et ne savent comment lui prouver leur reconnaissance ; un jour, on lui offre le plus beau dromadaire de la tribu ; une autre fois, un grimpeur agile cueille à son intention au sommet d'un palmier, un magnifique régime de dattes toutes fraîches. Que de traits on pourrait citer ! L'âme de ma Sœur Walzing vibre à l'unisson de celle du Père de Foucauld ; jusqu'à la fin de sa vie, elle garde sur son bureau une petite croix d'autel en fer blanc, fabriquée par l'ermite du Sahara, que lui a remise le colonel Lapérine.

En 1934, dans un reportage que fit sur l'Egypte, Henriette Charasson, il est parlé du "merveilleux ascendant de ma Sœur Walzing sur les arabes, dû à sa valeur et à sa souriante et ferme autorité ". Eloge des plus vrais.

Les visites de ma Sœur Walzing aux Lieux Saints d'Egypte et de Palestine méritent une mention spéciale.

Chaque année, elle reçoit à l'Hôpital d'Ismaïlia où il vient se reposer quelque temps" le Père Lagrange", le célèbre exégète dont elle admire la simplicité unie à une si grande culture. Un jour, il lui fait visiter dans la terre de Gessen, les tombeaux hébreux parmi lesquels se trouve, croit-on celui du patriarche Joseph, avant que ses ossements n'aient été transportés en Terre-Sainte. Une autre fois, tandis qu'elle le reconduit en vedette au-delà du Canal, le saint religieux pousse la simplicité jusqu'à lui dire :
- Ma Mère, dites-moi si vous trouvez en moi quelque chose de répréhensible, afin que je le corrige.

Munie de la permission de Notre Très Honorée Mère Lebrun, ma Sœur Walzing et quelques-unes de ses compagnes se joignent à un groupe de pèlerins se rendant au Mont Sinaï et à son abbaye fameuse ; ils empruntent le chemin même des enfants d'Israël sortant d'Egypte.

Dans l'abbaye, ma Sœur Walzing obtient la faveur exceptionnelle de vénérer les reliques de Sainte Catherine, martyre, en faisant valoir son titre de Française. Sainte Catherine n'est-elle pas venue, avec Sainte Marguerite, annoncer sa vocation à notre héroïne nationale, Sainte Jeanne d'Arc ? Pour plaider une cause, elle a sa façon à elle qui, ajoutée à son air majestueux, vient à bout de tout. C'est ainsi qu'elle réussit,

encore, elle, une femme, à pénétrer dans une mosquée islamiste des plus vénérées : celle qui s'élève sur la caverne de Macpelah, en face de Mambré, qui confient le tombeau d'Abraham.

Lorsque revient l'époque de sa retraite annuelle en Terre Sainte, elle jubile. Qui nous dira les douces et fortes émotions que son âme si sensible dut éprouver à Nazareth, dans la grotte de l'Annonciation, à Bethléem, à Gethsémani, au Golgotha, au Saint Sépulcre.

Elle en a emporté le secret dans la tombe. Jusqu'à la fin de sa vie, elle gardera précieusement un cadre contenant de petits morceaux de pierre et des fleurs provenant de ces lieux sanctifiés par le passage du Sauveur et de sa Mère ; la vénération dont elle entoure ses objets dit assez son bonheur reconnaissant.

Tous les événements et les lieux bibliques lui sont chers. -C'est ainsi qu'à Damas, elle va voir la fenêtre de la muraille par laquelle, dit-on, Saint Paul fut descendu dans une corbeille quand il s'enfuit de la ville.

Elle lance l'idée, approuvée par un religieux, de faire célébrer le Saint-Sacrifice dans les principaux lieux depuis le Sinaï jusqu'à Nazareth, afin de remercier Dieu pour tout ce qu'il a fait dans l'Ancien Testament, en faveur des Patriarches et du peuple Hébreu, en vue de préparer le monde à l'Incarnation de son Fils. Pour sa cinquantaine, le 2 juillet 1946, elle ne veut, pour toute fête, que trois "Messes célébrées ce jour-là, simultanément, à Rome, à Jérusalem et à Bethléem.

Chaque matin à la Sainte Messe, pour « faire plaisir à Notre-Seigneur », elle récite le Pater en araméen, langue dans laquelle le Christ nous l'a appris ; elle affirme obtenir tout de Lui par cette charmante délicatesse.

Les fêtes de l'année liturgique sont, pour elle, des réalités, vécues avec la Sainte Famille. Le 17 février, elle aime particulièrement s'unir à la Fuite en Egypte. Depuis qu'elle est Sœur Servante, elle a volontiers repris son nom de Baptême, Marie-Joseph, associant la Vierge et son Epoux et se laisse fêter le 23 janvier, jour où l'Eglise célèbre leurs épousailles.

CONSTANTINE-RIOM, 1935-1950

L'influence de Sœur Walzing est considérable au-dedans et au-dehors. « On ne pouvait recevoir plus de louanges et de gloire », écrit de ma Sœur Walzing une de ses compagnes d'Ismaïlia. Mais, habituellement, après s'être servi de ses bons serviteurs pour opérer, parfois brillamment, ses œuvres, Dieu les fait disparaître. Il veut, pour eux, l'effacement et l'épreuve pour les ancrer dans l'humilité, leur faire bien sentir que c'est Lui

qui agit par eux et les conduire au sommet de la perfection. Ainsi en sera-t-il de ma Sœur Walzing. A Ismaïlia, elle a réalisé l'œuvre voulue par Dieu, une grande œuvre catholique et française. Dieu va, désormais, l'associer plus profondément à sa croix rédemptrice.

Nous serons également discrets sur cette nouvelle épreuve de ma Sœur Walzing : son départ d'Ismaïlia ; il lui coûte plus encore que son départ de Metz. Elle a soixante ans,

se sent moins résistante qu'en 1923.

Intérieurement, Dieu seul sait ce qu'elle endure pour son amour. Aussi a-t-elle beaucoup de mal à se réadapter ailleurs : deux ans à Constantine, puis, les quinze dernières années de sa vie à Riom.

Dans ce dernier poste d'effacement presque complet, les difficultés avec l'Administration sont réelles. Alors qu'à Metz et à Ismaïlia elle avait tout en mains, et possédait la confiance de tous, à Riom, on semble ne pas remarquer sa valeur exceptionnelle. Dieu permet même que dans le cercle immédiat de la Communauté elle ne soit pas toujours comprise ; Il veut faire de cette âme une victime et l'accable de souffrances mystérieuses : agonie de l'âme et douleurs atroces du corps qui achèvent de purifier l'âme de sa servante et l'acheminent vers une authentique sainteté.

Nous voudrions tracer ici le portrait moral de Sœur Walzing, telle qu'elle apparut, durant les douze dernières années de sa vie, aux personnes qui vécurent dans son intimité. Les traits que nous essaierons de fixer, sont surtout empruntés aux remarques de ses compagnes, lors de la conférence sur ses vertus, en présence de ma Sœur Visitatrice de Clermont, un an après sa mort.

SA VIE INTÉRIEURE.

Nous constatons, tout d'abord, une vie intérieure extraordinaire, signe incontestable de la solide vertu de ma Sœur Walzing.

Ce qui frappe le plus ceux qui ont affaire à elle, c'est sa foi profonde, alimentée par un solide piété, ayant gardé toute la fraîcheur de l'enfance.

Pleine de confiance et de simplicité, Sœur Walzing va droit à Dieu, comme un enfant à son père.

Elle envisage tout surnaturellement et désire que ses compagnes en fassent autant.

Elle vit constamment unie à Dieu et à la Sainte Vierge : son attitude la trahit. De temps en temps, jaillit de son âme brûlante, une pensée, un mot qui sont tout un programme et, révèlent la profondeur de cette union.

Ce grand esprit de foi lui fait voir en toutes choses la main divine, surtout dans les épreuves auxquelles elle s'abandonne avec confiance.

Il se traduit en respect, docilité et vénération, jamais démentis, à l'égard de nos vénérés Supérieurs, dont les moindres désirs, à ses yeux, sont des ordres ; même attitude vis-à-vis de sa Visitatrice, à laquelle elle recourt pour des permissions que certains esprits jugeaient inutiles.

Nous avons déjà constaté son culte du pauvre. Citons encore ce témoignage :

« J'avais dans mon service - dit une Sœur - un jeune garçon simple d'esprit. Elle lui parlait comme elle aurait parlé à une personne respectable ; J'avais tendance à le tutoyer ; elle me reprenait chaque fois.

C'était Notre-Seigneur qu'il fallait voir dans les pauvres, quels qu'ils fussent ».

Cette foi si profonde obtient des grâces extraordinaires ; un simple fait confirmera ceux déjà cités plus :

« A l'époque de la canonisation de Sœur Catherine Labouré, - écrit une de ses compagnes - j'étais malade. Je ne pouvais mettre le pied hors du lit sans m'exposer à une nouvelle hémoptysie. Désolée, ma Sœur se rend à la chapelle, frappe à la porte du tabernacle et prie :

- Seigneur, quand, au moment de l'exode, la famille de Sœur Catherine est Venue se réfugier ici (la famille de Sœur Catherine était, en effet, venue en 1940 des environs de Dijon jusqu'à Riom pour fuir l'invasion), je l'ai reçue de tout mon cœur ; vous ne pouvez pas, maintenant que je suis dans la peine, me refuser la guérison de ma compagne.

Eh bien ! sans autres soins ni remèdes, je reprenais mon service huit jours plus tard, le surlendemain de la canonisation de notre Sainte. Depuis, je suis le train commun. »

Cette foi prodigieuse donne à Sœur Walzing une confiance en Dieu absolue, illimitée, basée sur un amour inébranlable.

« J'avais l'impression, - écrit une de ses compagnes - que le grand secret de son travail de perfection était uniquement l'amour. Elle paraissait ne pratiquer tel ou tel acte de vertu que comme moyen d'aimer plus et mieux. Comme d'instinct, elle allait vers ce qui est essentiel : la charité. »

Cette vie intérieure s'épanouit en une piété profondément édifiante. Son maintien à la chapelle, son humble respect devant Dieu, en disent long sur sa ferveur. Elle a une grande dévotion aux fêtes de Notre-Seigneur, particulièrement à sa Passion et aux fêtes de la Compassion de la Sainte Vierge. Elle en parle fréquemment et excite ses compagnes à y penser, à les méditer. Elle a un véritable culte pour le Saint Sacrifice de la Messe, dont elle comprend la valeur infinie ; elle en fait célébrer un grand nombre et engage ses Sœurs à l'imiter, à s'unir à toutes les Messes qui se disent dans le monde entier ; aux grandes intentions de l'Eglise et pour le soulagement des âmes du Purgatoire.

Elle a un amour d'enfant pour celle qu'elle appelle sa « chère Maman du Ciel » et quand elle la nomme ainsi, sa bouche parle vraiment de l'abondance du cœur. Sa consécration totale, elle la vit pleinement, par une union continue à Marie, telle que la demande l'auteur du " Traité de la vraie dévotion ". Elle est une de ces âmes rares au témoignage de Saint Louis-Marie de Montfort, qui vont jusqu'au bout de leur consécration.

Elle sait communiquer sa ferveur mariale : lorsqu'elle parle de la Sainte Vierge, elle jubile, elle est intarissable.

" L'approche des fêtes de Notre-Dame - rapporte une Sœur -la remplissait de joie, et elle nous incitait à nous y préparer par le sacrifice, la pratique de la vertu et l'observance la plus exacte de nos Saintes Règles.

Pendant les douze années qu'elle a passées parmi nous, son zèle ne s'est pas refroidi. "

Elle pourvoit des médailles miraculeuses, non seulement pour l'hôpital, mais pour toute la ville de Riom et ses environs.

A Riom, comme à Ismaïlia, comme à Metz, ma Sœur Walzing, en toutes occasions, a recours à Notre-Dame qui maintes fois, intervient visiblement :

« Un jour, - raconte une Sœur - ma Sœur Walzing me dit :
- j'ai besoin de telle somme d'argent ; je vais la demander à la Sainte Vierge.
Et le soir, elle me confia toute joyeuse :
- Je l'ai. Merci à la bonne Mère du Ciel ! »

« Elle inspirait tant de confiance - affirme ma Sœur Visitatrice de Clermont - que je lui demandais souvent le secours de ses prières pour la solution d'un cas difficile,
- Je vais le confier à la Sainte Vierge, disait-elle, et vous verrez, cela s'arrangera. De fait, elle obtenait gain de cause. »

LA SŒUR SERVANTE.

Ma Sœur Walzing gouverne ses compagnes par la bonté. Elle a un " cœur d'or " ; heureuse de faire plaisir, elle s'ingénie à en trouver les occasions :
"Lorsqu'elle recevait quelque chose - dit une Sœur, son plus grand plaisir était de nous le donner.
- *Oui faites cela*, insistait-elle, *c'est l'union dans la charité*. Et pour elle, si bonne, si naturelle, ce n'était pas une phrase à répétition ; elle en vivait..."

Quelle délicate bonté ! Surtout pour ses compagnes malades ! Pour hâter leur guérison, elle ne recule devant, aucune fatigue, devant aucun sacrifice ; elle sait plaider leur cause auprès de M. l'Econome pour obtenir un supplément, un fortifiant.

Mais cette bonté ne dégénère jamais en faiblesse. C'est aimer les âmes que de vouloir leur progrès ; c'est ne pas les aimer vraiment que de les laisser végéter. Ma Sœur Walzing comprend l'amour jaloux de Dieu pour ses consacrées. Aussi est-elle exigeante et a, de ce fait, à souffrir de grandes incompréhensions qu'elle supporte héroïquement. Son indulgence de jugement ne se dément jamais à l'égard de ceux qui en sont les instruments.

Jamais ? non plus, on ne l'entend manquer à la charité. Devant une grosse humiliation, Son visage se contracte douloureusement. Lui dit-on :

- Ma Sœur, vous avez de la peine ? ... Le plus souvent, elle ne répond pas, ou laisse échapper évasivement :
- Oui, j'ai quelque chose à offrir au bon Dieu ! Elle ne sait que prier pour ceux qui sont à l'origine de ses épreuves, et leur pardonner.

Pour bien gouverner, rien n'est plus efficace, après la bonté, que l'exemple. Ecoutons encore les compagnes de ma Sœur Walzing :

« Ma Sœur a toujours été pour la Communauté de Riom un sujet d'édification. Pour ce qui est des vertus de notre saint état, elle les possédait, je crois, à un bien haut degré. »

Sans se tromper, on peut dire qu'elle a été un modèle de fille de Saint Vincent : modèle de régularité, toujours fidèle aux usages qu'elle aime et fait aimer ; la première levée,

la première à la chapelle, même à la fin de sa vie, malgré les douleurs qui la conduiront au tombeau ; elle n'est jamais en retard pour donner les permissions du mois ...

Modèle d'humilité, comme toutes les âmes mariales. Elle se considère vraiment comme la servante de ses Compagnes. Elle est toujours la première et la dernière aux travaux communs. Malgré la fatigue et l'âge, elle est fidèle à sa part de ménage, le dortoir.

" A mon avis, dit une Sœur, je crois qu'elle exagèrait car elle a eu beaucoup à souffrir de ce côté ! »

Envers les pauvres comme envers les riches, elle est d'une humilité rare ; on lui en voit souvent pratiquer des actes très méritoires.

Lorsqu'elle fait une remarque à une Sœur qui ne l'accepte pas, elle se met à genoux et lui demande pardon.

Elle réalise vraiment cet idéal de la Sœur Servante tracé par Saint Vincent :

« Celle qui dirigera la Maison s'appellera Sœur Servante ... Elle doit être la première à tout faire : la première à se jeter à genoux aux pieds de sa Sœur pour lui demander pardon, la première à quitter son opinion pour suivre celle des autres. »

Très humble, ma Sœur Walzing aime l'humilité chez les autres. Elle a en horreur la pose. Ce qu'elle déplore le plus, dans une âme consacrée, c'est l'orgueil : - *Miséricorde !* dit-elle. *Qui sommes-nous devant Dieu ?* L'humilité, c'est la vérité ; elle le comprend mieux que quiconque.

Modèle de simplicité, de loyauté, ma Sœur Walzing ne soupçonne ni le mal, ni le mensonge. Elle apprécie la simplicité des prédications et parle de Dieu dans un langage tout ordinaire.

Modèle de mortification, elle ne se plaint jamais. Elle a un amour marqué pour la souffrance et s'en sert pour obtenir les faveurs de la Sainte Vierge :

« *Quand on se donne entièrement au Bon Dieu, dit-elle un jour, comme on a à cœur de souffrir pour celui qu'on aime. Ce qui lui est très agréable, c'est de lui offrir nos petits actes par les mains de notre chère Maman du ciel.* »

Elle est d'une sensibilité extrême, et les manques d'égards supportés en silence lui ont acquis de grands mérites.

Et quel détachement ! Elle aime les créatures d'une façon surnaturelle. Jamais elle ne parle de sa famille, très honorable, pourtant. Elle demande même aux siens, profondément chrétiens, le sacrifice d'un voyage à Riom. Et à sa nièce qui, chaque année, lui exprime le désir de venir la voir, elle répond régulièrement : "*Je vous crois assez généreuse pour en faire, cette fois encore, le sacrifice. Je le fais assez aussi : ce qui fera deux sacrifices de plus pour les grandes intentions de l'Eglise.*"

A Riom, malgré sa vie plutôt cachée, ma Sœur Walzing rayonne encore intensément par sa charité dans l'hôpital ; d'abord, chaque jour, elle visite les salles des malades et des vieillards, leur apportant avec son bon sourire, le réconfort moral.

L'Aumônier qui l'a connue douze ans, écrit :

« Elle aimait particulièrement les vieillards et se faisait un plaisir plus qu'un devoir, de leur servir leurs repas. Dans ses contacts avec les malades, elle était particulièrement estimée ... Elle savait toujours trouver le mot réconfortant, aimable, qui provoque le sourire. Quand ils me parlaient de Sœur Marie Joseph, c'était toujours la même louange, tous sans exception me disaient :

- *C'est une femme vraiment supérieure !* ... Et beaucoup ajoutaient : - *c'est une sainte !* Son apostolat ne se bornait pas à l'hôpital. Combien de gens de dehors venaient s'entretenir avec elle, lui demander des prières, voire même des conseils. Et tout le monde me confiait :

- Vous avez à l'hôpital une âme de grande valeur en la personne de la Supérieure ; avec cela d'une humilité profonde et vraie, d'un abandon total en la Providence et d'une foi à toute épreuve."

Parmi les nécessiteux, ses préférences vont à ceux qui ont joui du bien-être et qui sont réduits au dénuement : leurs souffrances lui sont très sensibles.

Quant aux Prêtres ils ne la sollicitent jamais en vain, Connaissant sa charité, ils n'hésitent pas à s'adresser à elle. L'un d'eux, un jour, ne lui demande rien moins qu'une moto ! Tous les Prêtres de la Mission se souviennent de la délicatesse avec laquelle elle leur donnait l'hospitalité, et de ses prévenances en les servant à table. "

Il est superflu de reparler de son amour pour les Missions et les œuvres missionnaires ... Elle quête, donne beaucoup, fait son possible pour communiquer à ses compagnes cet amour pour les nations infidèles : Pas un appel pour les chères Missions n'est resté sans réponse. Le bien qu'elle a réalisé dans ce domaine est incalculable. Enfin, aucune forme de charité ne laisse indifférente cette vraie fille de la charité.

UNE MORT DE PREDESTINEE

Le 12 Juillet 1950, ma Sœur Walzing atteint ses soixante-quinze ans. Une grande épreuve, permise par Dieu vient de la frapper : la défection d'une de ses compagnes, qui contribuera certainement à abrégé ses jours. Tout le mois d'août, elle souffre d'une paraplégie. Le 4 septembre, elle s'alite, définitivement. Le 7, elle reçoit elle reçoit, en pleine connaissance et avec une adhésion parfaite à la divine volonté, le sacrement des malades, mais à cause des vomissements incessants, elle ne peut faire la sainte Communion. Ses forces déclinent rapidement. Le lendemain, 8 septembre, à midi, sa respiration se fait plus pénible ; ses compagnes récitent les prières des agonisants ; plusieurs chapelets, puis, à 13h30, au dernier verset du Magnificat, que ma Walzing aimait tant, la Sainte Vierge, doucement, vient la chercher : dernière et suprême touche mariale sur cette âme si complètement vouée à la Mère de Dieu.

Les obsèques ont lieu le 11 septembre. Tous les pauvres vieux, tous les impotents de l'hôpital se traînent pour y assister. La chapelle ne peut contenir la foule venue

s'associer au deuil des Sœurs, Comme le dit, au cimetière M. le Maire de la ville : « Tout Riom pleure sa mort ».

Il y a plutôt lieu de se réjouir du retour à Dieu de cette âme prédestinée. C'est ce que comprennent bien des gens dans l'assistance. En recevant les condoléances, la nièce de ma Sœur Walzing entend plus de dix fois ces paroles : « Ne pleurez pas, Madame, la bonne Mère est une Sainte ; nous n'avons pas besoin de prier pour elle ; elle prie pour nous et nous pouvons lui demander des grâces. »

Tous ceux qui ont connu, Sœur Walzing, ne peuvent que souscrire à ce jugement de la voix du peuple et, avec un religieux Mariste, de Riom, nous pouvons assurer qu'elle a été « une très sainte âme ».

